

Référence bibliographique: Jacques-Vincent Delacroix (Éd.): "Discours VI.", dans: *Le Spectateur françois ou le Nouveau Socrate moderne*, Vol.1\006 (1790), pp. 129-148, édité dans: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Éd.): Les "Spectators" dans le contexte international. Édition numérique, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4415

NO 6.
DISCOURS VI.

Sur le mépris qu'on fait des auteurs modernes.

IL y a une grande question parmi les savans, qui est de savoir si les anciens ont plus écrit que les modernes. Quelques gens de lettres, grands admirateurs de l'antiquité, ont prétendu que nos premiers peres étoient plus féconds en ouvrages d'esprit que nous. Ce problème n'est pas aisé à résoudre, parce que nous n'avons pas d'état de comparaison littéraire à leur opposer.

Les anciens avoient, peut-être, plus de philosophes que nous, mais nous avons plus d'écrivains. Ce n'est pas qu'il leur manquât de livres. Pisistrate, tyran d'Athenes, fut le premier qui les rassembla. Ptolomée établit à Alexandrie la plus nombreuse bibliotheque qu'il y eût alors au monde. Elle contenoit sept cents mille volumes. Lors des beaux jours de la république romaine, on comptoit trente-sept bibliotheques dans la seule ville de Rome.

Malgré ce prodigieux amas d'ouvrages d'esprit dont on connoît les dépôts, nous avons, malheureusement, plus de livres que les anciens ; je dis malheureusement, parce que c'est une regle assez certaine, que, plus il y a de livres, moins il y a de savoir. Cela vient du désordre et de la confusion des idées, sur-tout d'une foule de sujets qu'on traite, qui n'ont aucun rapport avec la saine philosophie. Par un calcul aussi exact qu'il peut l'être, il y a plus de dix millions de volumes en France seulement. C'est à l'imprimerie que nous devons cet amas immense d'ouvrages ; sans elle beaucoup d'auteurs qui font aujourd'hui des livres, feroient du papier, & ce papier blanc seroit plus utile ou peut-être moins nuisible à la société civile, que celui qui est noirci par des pensées fausses.

Les Sarasins étant à la veille de brûler la plus grande bibliotheque qui fût alors en Egypte, leur général Amri, avant d'y mettre le feu, écrivit à Omar Caliphe, pour savoir s'il ne pourroit pas obtenir la grace de tant de beaux ouvrages ? Il lui fit réponse que, si tous ces livres ne contenoient que l'Alcoran, il falloit les brûler, parce que l'Alcoran suffisoit ; que, s'ils ne le contenoient pas, il falloit aussi les brûler comme inutiles. Sur cette décision, cet amas de livres fut condamné aux flammes. Je ne sais si les princes ne se seroient pas rendus plus utiles au genre-humain qu'ils ne l'ont été, s'ils avoient passé la même sentence sur cette foule de livres modernes qui embarrassent plus l'esprit qu'ils ne l'instruisent, puisque la plupart disent souvent conte autre chose que ce que dit le meilleur de nos livres.

Dans les tems d'ignorance, chez les Grecs le parchemin étant devenu rare, les Grecs en racloient l'écriture pour s'en servir. De nos jours, il y auroit trop à racler, il vaudroit mieux brûler.

En Angleterre, lors des Puritains, on détruisit plusieurs milliers des livres de controverse pour réduire la philosophie morale à celle de l'évangile. On forma même le barbare dessein de brûler Platon, Aristote, Virgile, Cicéron. La république des lettres y eût sans doute beaucoup perdu, mais la tranquillité littéraire y eût beaucoup gagné.

Mais pour revenir à la quantité de livres anciens comparés aux modernes, l'histoire grecque nous dit que les ouvrages de Zoroastre contenoient douze cents soixante peaux de bœuf. Quand on écorcheroit aujourd'hui tous les bœufs de la France, ils ne suffiroient pas pour contenir un seul de nos journaux.

Quelqu'un a dit fort plaisamment, qu'il faudroit la peau de quinze cents lions à griffes pour contenir les *Actes des Apôtres*, autant de celles d'ours mal laichés pour renfermer la bouche de fer, la peau de quatre mille tygres dévorans pour rassembler la feuille de l'Ami du peuple, & celle de soixante mille marmotes des montagnes de Savoie, pour contenir les deux lanternes magiques.

De cette foule de livres remplis de fatuités, naît le mépris qu'on a communément aujourd'hui pour les auteurs, du moins je vais en citer ici un exemple.

J'entrai dernièrement au café des beaux arts, où s'assemblent les savans de Paris pour juger les ouvrages d'esprit, qu'on apeloit autrefois le parlement littéraire, mais qui, depuis la révolution, est devenu nne <sic> chambre de vacations qui n'a presque plus rien à faire attendu que les feuilles volantes ont succédé aux livres des sciences. On voyoit seulement sur le comptoir quelques brochures dont le titre scandaleux suffisoit pour dégoûter de leur lecture.

J'allois me retirer après avoir pris ma tasse, lorsqu'il entra dans la boutique trois hommes assez mal mis, & dont la figure répondoit à l'habillement. Ils allerent s'asseoir humblement dans un coin de la boutique, sans qu'on prît garde à eux & qu'on daignât les regarder. Les garçons-même, en firent si peu de cas, qu'ils-n'allèrent <sic> pas leur faire le compliment ordinaire qu'on fait à tout venant : *Que veulent prendre ces Messieurs ?* Ce dédain me surprit, il excita ma curiosité. Je demandai à un homme à côté de ma table, qui étoient ces gens là pour qui on avoit si peu d'égards. Ces gens-là, me répondit-il, sont des auteurs. Qu'apelez-vous, m'écriai-je, des auteurs ? est-ce que l'état d'écrivain est si avilissant. Je ne dis pas cela. Personne ne connoît mieux que moi le cas qu'on doit faire de ceux qui se consacrent aux lettres ; mais l'estime & le mépris qu'on a pour eux, dépend entierement du sujet qu'ils traitent, & de la maniere dont ils le traitent. La république des lettres a deux chemins, l'un qui conduit à la gloire, & l'autre qui mene à la honte ; &, par une fatalité qui vient plutôt de la corruption du siècle que des sciences, le premier est très-peu battu, tandis que le second est si fréquenté, qu'il ressemble à cette armée dont parle Virgile, où les rangs des soldats étoient si pressés, qu'ils avoient à peine assez d'espace pour manier leurs armes ; bien-tôt les auteurs modernes, (dont le nombre est devenu prodigieux) manqueront de place pour manier leur plume.

Mais, pour répondre directement à votre question, ajouta-t-il, le premier auteur que vous voyez-là, en habit noir, qui est son grand habit de gala, est un poète qui rime assez bien pour nos tems modernes ; mais vous n'ignorez pas que, depuis qu'Horace & Virgile ont fermé la porte du Parnasse, aucun poète, depuis dix-huit cens ans, n'y est entré. Ce qu'on appelle aujourd'hui de la poésie, n'est autre chose que la prose rimée, qui ne mérite pas de porter ce nom ; le second, qui n'est pas mieux habillé, fait des livres qui renferment d'assez bonnes choses, mais il manque par le stile, & vous n'ignorez pas que, depuis Voltaire, on ne lit plus un ouvrage pour le sujet qu'il traite, mais pour la manière dont il est traité ; il s'agit moins d'écrire savamment, que de s'annoncer gaiement ; c'est maintenant le goût universel qui durera ; car les hommes aiment mieux être divertis qu'instruits ; & *l'auteur de la pucelle* a mis cette gaieté littéraire <sic> à la mode.

C'est pourquoi, en général, on lit tant, & qu'on sait si peu ; le troisieme traduit des auteurs étrangers ; il fond des livres anglois en françois ; mais son creuset ne vaut rien ; ce n'est pas qu'il ignore la langue qu'on parle à Londres ; mais il ne connoît pas celle dont on se sert à Paris : d'ailleurs quand son génie gagneroit par la traduction, il perdrait du côté de la réputation ; car, comme dit fort bien un auteur moderne (I¹), *si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais*. Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre qui ont la même valeur que les pièces d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais alloi.

Au moins si ces trois auteurs, ajouta le critique, qui sont devant nous, avoient écrit sur la musique ou sur la danse, ils seroient mieux habillés, & leur pourpoint feroit honneur à leurs talens ; car c'est maintenant le grand génie littéraire, c'est du moins celui qui mene aux richesses : je connois plusieurs faiseurs d'ariettes & maîtres de ballet qui ont fait de brillantes fortunes & dont les carossés éclaboussent de grands philosophes dont la plupart sont privés des moyens de louer une brouete ; mais ceux que vous voyez-là, n'ont pas sçu faire chanter sur le théâtre le moindre couplet de chanson, ni faire danser sur la scène le moindre rigodon, & cela dans le siècle le plus chantant & le plus dansant qui fût jamais ; voilà pourquoi ils sont si méprisés. Je sortis après ce discours. De retour dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur la grande révolution qui est arrivée dans la république des lettres, & encore plus sur ceux qui en ont dirigé l'empire depuis les premiers âges de la littérature. Cette idée m'engagea à remonter aux auteurs anciens pour les rapprocher des modernes. Par cet état de comparaison, le lecteur verra d'un coup d'œil, la différence qu'il y a entre ceux qui faisoient autrefois des ouvrages, & ceux qui font aujourd'hui des livres. Si on remonte au tems des Romains, on trouvera que ces maîtres du monde ne s'appliqueroient pas moins à gouverner l'état moral, qu'à diriger l'empire politique.

¹ (I) Lettres Persanes.

Jules-César composa plusieurs livres ; il ne nous reste de lui que ses commentaires, qui sont un des plus beaux morceaux de littérature qui soit dans le monde. Si les faiseurs d'annales qui sont venus après lui, avoient suivi sa précision & son exactitude, ils auroient écrit des choses & non pas des mots. L'Histoire ne seroit pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui, un mensonge perpétuelle.

Auguste, qui lui succéda à l'empire, fut l'auteur de plusieurs ouvrages d'esprit : mais ce qui lui donna la plus haute réputation dans l'art d'écrire, fut un livre qu'il fit tout exprès pour engager ses sujets aux sciences les plus sublimes. Rien de plus propre à exciter l'émulation des hommes ; car comme l'ame des rois est un moule qui donne la forme à toutes les autres, on veut les imiter dans leurs écrits. Si dans nos tems modernes, les monarques faisoient des livres pour exciter à la philosophie, ils auroient bientôt une cour remplie de Democrates, au lieu de cette foule d'hypocrites.

Tibere publia les commentaires de sa vie, ouvrage mémorable qui a laissé à la postérité le caractere d'un prince qui a joint à de grandes vertus, les plus grands vices.

Germanicus composa des ouvrages qui le rendirent les délices du peuple romain. Jamais prince ne fut tant regretté à sa mort, & cela n'étoit point joué, car un peuple entier n'affecte, ni ne dissimule : s'il verse des larmes, c'est toujours par inclination.

Trajan se rendit aussi célèbre par ses écrits, que par ses victoires.

L'Empereur Marc-Aurele Antonin donna des réflexions stoïciennes très-sensées, & c'est parce qu'elles étoient sensées, qu'elles ont passé à la postérité. Jamais secte ne fit plus d'honneur à l'humanité, parce qu'elle étoit dégagée de tout sentiment d'intérêt personnel. Lorsqu'on fait le bien pour le seul plaisir de le faire, c'est le seul bien qui mérite d'être cité dans l'histoire.

Tout le monde connoit les ouvrages de l'empereur Julien ; il n'en est guere dans nos livres modernes, qui puisse lui être comparé.

Alexis Commene fit un livre qu'il appela la Bulle d'or. Ce n'en est pas cette Bulle que Charles IV donna à la Constitution Impériale : celle-ci n'avoit en vue que les interêts des princes ; celle-là avoit pour objet le bonheur des hommes, qui est le premier intérêt du monde moral, d'où l'état politique tire sa puissance.

Andronie Paléologue fit un ouvrage pour prouver la vérité de la religion chrétienne. De tous les livres, le plus utile est celui qui traite du culte.

Manuel II étoit tout à la fois théologien & philosophe. On a cent préceptes de lui à son fils.

Charlemagne tout occupé du soin du monde politique, ne perdit point de vue le monde moral. Il écrivit sur quelques endroits essentiels qui l'intéressoient.

Frédéric II fit un traité sur la chasse. Cet exercice est nécessaire aux rois ; il est l'image de la guerre qu'ils ne doivent point perdre de vue même en tems de paix : l'excès seul en est vicieux.

Maximilien I composa les généalogies des hommes illustres. Ce second Plutarque se rendit utile par cet ouvrage à la république des lettres.

Charles-Quint publia un traité sur l'art de donner des batailles. Il n'est pas douteux qu'on a pris de lui beaucoup de choses qui ont perfectionné depuis l'art de la guerre ; peut-être que la pratique est différente, mais les principes sont les mêmes.

Hermes Trémegiste, roi de Thèbes avoit donné des loix pour diriger l'Empire.

Neaptor, prince d'Egypte, fit des livres de philosophie & d'astrologie.

Pyrrus, roi d'Epire, donna plusieurs traités sur l'art militaire. Personne n'en pouvoit faire de meilleur que lui, puisqu'il ne pouvoit subsister qu'en se battant.

Juba, Roi de Mauritanie, fit l'histoire de l'Arabie et de Lybie.

Le roi Chilpérie fit un ouvrage sur la Trinité.

Alfred, roi d'Angleterre, écrivit l'histoire des Saxons.

Le roi Robert fit plusieurs hymnes & la priere au S. Esprit que l'on chante encore aujourd'hui.

Charles IX fit un traité exprès sur la chasse aux cerfs. On a dit que cet ouvrage n'étoit pas des meilleurs : mais c'est beaucoup qu'un roi quitte les amusemens attachés au trône pour composer un livre même médiocre.

Henri VIII, roi d'Angleterre, imprima un traité des Sacremens contre Luther, qui lui mérita le titre de défenseur de la foi.

Le roi Jacques écrivit plusieurs ouvrages de contreverse.

Henri IV a traduit les Commentaires de César.

Louis XIV, mit en langue françoise les guerres des Suisses décrites dans le livre de ce premier Empereur romain ; & ce n'est pas peu qu'un prince, qui ait fait tant de choses, ait encore fait un livre.

Le Czar Pierre a composé un Traité de Marine qui a servi à former les armées navales de cette nation, qui commence à se rendre respectable sur l'Océan.

Les Princesses firent autant de livres que les Princes, les Rois & les Capitaines.

Agrippine, mere de Néron, publia des Mémoires de son tems.

Zénobie, reine de Palmire, composa un abrégé de l'histoire de l'Orient, ouvrage qui manquoit à la République des Lettres.

L'Impératrice Eudoxie, femme du jeune Théodose, a laissé plusieurs ouvrages dont on trouve les détails dans le Traité des Opinions. On la croit l'auteur d'un Poème héroïque au sujet de la victoire que Théodose II, son mari, remporta sur les Perses. Un poème héroïque est un ouvrage sublime, lorsqu'on en remplit bien le plan. On lui attribue aussi la vie de Jésus-Christ, en centons d'Homere qui est venue jusqu'à nous.

Marguerite d'Orléans, sœur de François I, fit les nouvelles de la reine de Navarre. On découvre dans ces nouvelles, le génie d'une princesse d'esprit. Il est certain du moins, que, si elle s'étoit appliquée à tout autre genre de littérature, elle eut fait quelque chose de mieux.

Anne Commene, composa quinze livres sur la vie d'Alexis, son pere.

Elisabeth, reine d'Angleterre, traduisit des auteurs grecs & latins, ce qui prouve qu'elle étoit initiée dans les langues qui sont la clef des sciences. Ses harangues au parlement, valent mieux que ses livres. Jamais reine ne parla avec tant de force & d'éloquence au milieu d'un Sénat éclairé.

Gabrielle de Bourbon-Monpensier, femme de Louis la Trimoille, composa plusieurs ouvrages de piété. On doit compter pour beaucoup, qu'une dame, dans un rang aussi élevé, ait été assez recueillie pour faire des livres sur un sujet aussi édifiant.

Il est encore remarquable dans l'histoire de la littérature, qu'un grand nombre de capitaines furent auteurs.

Xénophon, du tems des Grecs, fit plusieurs ouvrages de philosophie, qui le rendirent plus célèbre que sa retraite des dix mille.

Annibal composa des livres. Il seroit à souhaiter que les fameux généraux écrivissent leurs annales : on y verroit beaucoup de simplicité, parce qu'un grand homme est plus glorieux de ce qu'il a fait, que de ce qu'il écrit.

Sylla, l'un des plus grands hommes de la république Romaine, s'il n'en avoit été le tyran, fit des mémoires que Plutarque cite souvent.

Scipion l'Africain a passé pour l'auteur de plusieurs pièces qu'on a mis sous le nom de Térence. J'aimerois mieux que ce brave romain eut écrit sur son expédition d'Afrique : cet ouvrage eut été très-utile aux grands conquérans.

Après avoir parlé des Empereurs, des Reines & des Capitaines qui se distinguèrent par leurs ouvrages, je finirai ma remarque par les maisons qui se donnèrent à la littérature, comme celle de la Mirandolle en Italie ; & de Foix en France. Cette premiere se distingua par des ouvrages qui passeront à la dernière postérité. On a de de <sic> lui un traité de Gaston-Phœbus, qui lui fait honneur.

La maison de Bellai-Langai, sous le regne de François I, acquit autant de gloire par sa plume, que par son épée.

Le duc de Rohan fit un traité des intérêts des princes de son tems, ouvrage très-précieux aujourd'hui, puisqu'en rapprochant les âges, il fait voir la différence qu'il y a entre une puissance comparée à une autre puissance depuis deux siècles ; c'est le thermometre de la politique moderne, qui indique les Monarchies qui se sont élevées en Europe & celles qui se sont affoiblies.

On a de ce même auteur, le parfait Capitaine, livre qui manquoit à l'art militaire.

L'amiral de Coligny, donna l'histoire du siège de Saint-Quentin, ouvrage très-estimable, non-seulement par la maniere dont-il est écrit, mais par celle dont il instruit les ingénieurs employés aux sièges.

Le duc de la Rochefoucault fit un petit livre qui vaut mieux qu'un grand, qui renferme la science du cœur humain. Ses maximes apprennent une chose que tous les hommes devoient savoir, & que beaucoup ignorent, je veux dire que toutes nos actions tirent leur origine de l'amour propre.

Tavannes, d'Estrées, de Gramont, du Plessis, Mornay, Castenau, Mont-Luc, la Chartre, Beauveau, Clermont-Monglas, Buffy, la Farre, écrivirent. Tous ces hommes distingués par leur naissance, leur état, leur fortune, leur

caractère < sic > & leurs emplois, ne dédaignèrent pas le nom d'auteurs ; au contraire, ils le recherchèrent avec empressement, & s'en firent honneur : faire des leçons au genre humain, est le caractère distinctif du philosophe, & tout écrivain qui se dévoue à l'utilité publique mérite de le porter, &c.

Tout a changé de face dans la république des lettres ; elle est si fort dégradée, qu'elle est devenue tout-à-fait roturière. Ce n'est aujourd'hui que les hommes du commun qui portent le nom d'auteurs. La noblesse ne fait plus de livres. Il n'y a pas quatre gentilshommes en France de nos jours qui écrivent.

A l'égard des poètes d'un rang distingué, Frédéric vient de fermer la porte royale du Parnasse, & on ne présume pas qu'avant sa mort, il en ait remis la clef à aucun prince moderne.

Pour ce qui est des capitaines, nous n'en avons point qui aient écrit pour perfectionner la tactique. Le maréchal de Saxe est le seul qui ait fait des rêveries dans un livre concernant la guerre ; mais il a laissé après lui bien des rêves à faire sur l'art militaire.

Il y a dans nos tems modernes si peu d'auteurs philosophes, qu'on diroit qu'il n'y a jamais eu de philosophie. L'histoire, dans les mains de nos écrivains, est devenue un roman qu'on lit plutôt pour s'amuser que pour s'instruire.

Suite des grandes époques.

LA Suisse.

De tous les habitans du monde européen, les Suisses furent les seuls qui conserverent cette simplicité qui étoit celle des premiers hommes ; c'est qu'ils étoient pauvres, & que leur pays n'étoit pas en état de les rendre riches. Ainsi ils auroient vécu dans l'obscurité, pendant une longue suite de générations, comme une infinité d'autres peuples qui ont disparu de la terre, sans avoir aucune place sur le grand théâtre du monde politique. Mais les Suisses voulurent être libres, ce qui leur mérita l'attention de tous les états de la république générale. Avant leur liberté, ils n'étoient rien ; lorsqu'ils furent devenus libres, ils furent quelque chose ; c'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui ont secoué le joug de la servitude. Un ciel triste, un terrain ingrat, des montagnes stériles, c'est là ce que la nature a fait pour cette contrée, d'ailleurs chargée d'habitans, parce que rien n'excite plus à la propagation que la liberté. Il y a plus d'individus en Angleterre, en Hollande, en Suisse, relativement à leur grandeur, que dans aucun autre continent fertile de la terre.

Cependant on se disputa la souveraineté de ce pays inculte, ou du moins peu fertile, comme on s'étoit disputé les plus heureux & les plus abondans.

Albert d'Autriche, parvenu à l'Empire, voulut faire de la Suisse une principauté pour un de ses enfans : c'étoit lui annoncer la servitude, & la confondre avec tant d'états esclaves que la tyrannie des rois avoit mis aux fers. Trois paysans furent les premiers qui conjurèrent contre cet esclavage, qu'Albert leur annonçoit de loin. Ceux-ci en attirèrent d'autres qui gagnèrent trois cantons. Cet Empereur, qui vouloit punir ces hommes libres, fut prévenu par la mort. Le fils, aussi tenant que le père, assembla contre eux vingt mille hommes pour les réduire. Mais cette armée, alors prodigieuse, fut battue par quatre ou cinq cents suisses, au pas de Morgate, sans autre canon que des pierres qu'ils firent rouler sur elle. Petit-à-petit, les autres cantons entrèrent dans l'alliance des trois premiers, et insensiblement toute la Suisse devint libre.

Jeanne, *reine de Naples.*

Les infortunes & la mort de cette princesse, entrent dans les événemens de ce tems-là. Il est triste que des vicissitudes particulières soient confondues avec le sort des états.

Il y a des nations qui ne peuvent pas se conduire par elles-mêmes, les royaumes de Naples & de Sicile avoient toujours été gouvernés par des étrangers. La maison de France & celle d'Aragon avoient toujours dirigé ces deux petits empires. Robert, qui avoit été souverain du premier, avoit rendu son royaume florissant. Ce prince, avant sa mort, avoit marié sa petite fille Jeanne, son héritière, à André, frère du roi d'Hongrie. Cette union, qui devoit faire le bonheur de l'un & de l'autre, sur la cause du malheur de chacun.

André vouloit régner en roi, & Jeanne prétendit qu'il ne devoit être que le mari de la reine. De toutes les haines qui irritent une maison royale, celles qui tirent sa source de la vanité, est la plus grande. Beaucoup d'intriguans s'initierent dans ce démêlé, & ne manquèrent pas de l'irriter.

Louis de Tarente, prince du sang, inspira de l'amour à Jeanne : mais pour satisfaire cet amour, il falloit que le roi fût mort ; & on le tua. Il fut étranglé, dans la ville d'Averse, dans l'antichambre de sa femme, & presque sous ses yeux. On le jeta par la fenêtre. On laissa trois jours le corps sans sepulture. Il n'est guere possible de croire que le prince de Tarente ne fût pas son meurtrier ; du moins la voix publique l'accusa de l'être. Cependant il épousa sa maitresse au bout d'un an, qui, avec sa main, lui donna une couronne. Elle eut ensuite trois autres maris qui furent autant de rois élevés au trône ; si ce n'est par des crimes, ce fut du moins par foiblesse, qui, chez une reine, est souvent la cause de bien des crimes. Louis d'Hongrie, frere d'André, se mit en marche pour venger la mort de son frere. Il portoit devant lui un étendart noir, sur lequel on avoit peint un roi étranglé. Jeanne, coupable, s'enfuit, & laissa ses états & le peuple exposés à la rage du vengeur de l'homicide du sang royal. Ce premier crime fut la cause de tous les malheurs qui accompagnerent cette reine jusqu'au tombeau.

Le Roi Jean.

Le règne de ce roi, est un des plus malheureux dont l'histoire de France ait fait mention ; c'est qu'il fut rempli de crimes, & que les crimes entraînent après eux les plus grandes vicissitudes, tant chez les rois, que chez le commun des hommes. Jean qu'on surnomma *le Bon*, il n'est pas trop aisé de dire pourquoi, fit assassiner son connétable, le comte d'Eu. Il fit trancher la tête à quatre principaux seigneurs.

Il commença son gouvernement par faire de la fausse monnoie, malheur qui influoit sur tous ses sujets ; car, lorsque le numéraire est altéré, il n'y a plus de mesure dans la richesse publique.

Les calamités produisent les loix, & les loix remédient aux maux. La France fut gouvernée, pendant quelque tems, comme l'Angleterre. Ce n'est pas que le gouvernement de la Grande Bretagne fût parfait ; mais il étoit alors, comme il est encore aujourd'hui, le moins mauvais. C'est sous ce nouveau gouvernement qu'on régla les subsides, leur durée, le prix des espèces. Le roi s'engagea de ne plus forcer ses sujets de fournir des vivres à sa maison : preuve que le roi subsistoit alors aux dépens de ses sujets, à ne se servir de leurs voitures & de leurs lits qu'en payant ; à ne jamais altérer la monnoie, ce qui est une conviction que tous ces abus régnoient auparavant dans le royaume.

Dannemarck.

Il est remarquable dans l'histoire du monde que ce royaume, devenu aujourd'hui peut-être le plus foible de l'Europe, jouissoit autrefois d'une telle puissance, ou du moins d'une si grande force, que de simples pirates danois avoient conquis l'Angleterre & la Normandie, & qui, quelque tems après, unis à la Suède, la Norvège n'étoit pas en état de résister aux seules villes anséatiques, comme Hambourg, Lubec, Dantzic, Lunebourg & Vismar ; c'est que toutes ces villes étoient devenues riches par le commerce, & que les Danois & les Suédois ne l'étoient pas. Ces deux nations conçurent une grande antipathie l'une pour l'autre, & il s'en faut bien qu'elle soit encore éteinte. Il y a des haines nationales sur lesquelles l'état ne peut rien. Christiern, leur roi, étoit un grand tyran. Un de ses crimes fut la source de ses châtimens qui lui fit perdre trois royaumes. On sait qu'il viola le droit des gens, en demandant qu'on lui amenât sur sa flotte le jeune Gustave Vasa, neveu du roi Canatson, prince d'un courage entreprenant, l'idole de la Suède. Gustave s'étant échappé de la prison, s'enfuit en Suède, où il fit la guerre à Christiern. Ce prince, pour se venger de cette entreprise qui avoit la sœur et la mere de Gustave, fit jeter ces deux princesses dans la mer, enfermées, dit-on, dans un sac. Ce tyran savoit ainsi se venger, mais il ne savoit pas combattre. Il n'avoit pas le courage d'aller en Suède faire la guerre à Gustave ; ses propres sujets vengeront cette cruauté. Le chef de la justice danoise osa lui prononcer sa sentence dans sa maison à Copenhague. Le tyran voyant tout perdu s'enfuit. Christiern perdit trois royaumes par sa tyrannie : exemple qui, après lui, n'en a point servi aux trois tyrans qui existeront pendant qu'il y aura des royaumes. Il se rendit en Flandre pour demander du

secours à Charles-Quint qui ne lui en donna point. On respire un peu, lorsqu'on voit les tyrans abandonnés de ceux mêmes qui aiment la tyrannie. Son oncle Frédéric fut élu à sa place.

Abandonné bientôt de tout le monde, il se laissa mener en Dannemarck, et finit ses jours en prison.

LA Suede.

Ce royaume, tout barbare qu'il étoit, avoit établi un beau droit, celui de ne pas distinguer les hommes par les rangs, les conditions, ou les richesses. Les paysans ou les artisans avoient séance aux dietes de l'état avec voix délibérative. Cet établissement subsiste encore, quoique la Suède soit devenue de nos jours un gouvernement monarchique absolu.

Un roi de Suède, nommé Albert, ayant voulu prendre pour lui le tiers des biens nationaux du royaume, ses sujets se souleverent. Marguerite de Valdemar, reine de Dannemarck, qu'on apeloit la Semiramis du nord, profita de ce trouble pour se faire reconnoître reine de Dannemarck, de Suède & de Norvège en 1395. Il y avoit en Suède un primat, archevêque d'Upsal, & six évêques qui avoient à peu près cette autorité que les ecclésiastiques ont toujours usurpée, & qu'il faisoit valoir en Suède avec une autorité sans bornes. Les Suédois s'étant lassés de ce joug qui devenoit toujours plus pesant, ordonnerent qu'on fit une recherche des biens ecclésiastiques, envahis à la faveur des troubles. Cet archevêque audacieux eut la témérité, avec six évêques de Suède, d'excommunier le roi & le sénat. Dans une messe solennelle, il déposa ses ornemens sur l'autel, &, prenant une cuirasse & une épée, sortit de l'église, commençant la guerre civile. Cette guerre continua pendant sept ans, & elle fut remplie de trouble & de confusion. De-là naquit une anarchie sanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui vouloient avoir un roi indépendant, & les Danois qui étoient presque toujours les maîtres. Cependant le clergé excommunioit, se battoit et pilloït.